

Recherches sociographiques



Analyse de l'évolution démographique de la population francophone hors Québec, 1971-1996

André Langlois

Volume 41, Number 2, 2000

Minorités

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057368ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057368ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langlois, A. (2000). Analyse de l'évolution démographique de la population francophone hors Québec, 1971-1996. *Recherches sociographiques*, 41(2), 211–238. <https://doi.org/10.7202/057368ar>

Article abstract

This paper aims to shed new light on the role of the urban milieu in the assimilation of linguistic minorities, drawing on the most recent data from the Canadian census. The idea of the city as an «assimilation machine» is called into question. Using an appropriate methodological framework that takes into account the trends in demographic structures according to age, this study seeks to draw a portrait of the changes in the linguistic behaviour of the Frenchspeaking minorities outside Quebec during the period 1971-1996. This portrait was assembled using a comparative approach that distinguishes between two types of milieu - the metropolitan and the non-metropolitan milieu - in seeking to determine whether the trends justify a reassessment of this role played by the urban milieu. The results obtained, although they do not completely confirm this questioning of the role of the urban milieu as an assimilator, do nevertheless indicate that there is still hope for the Frenchspeaking communities outside Quebec that are tending toward an increasingly urban and metropolitan existence.

ANALYSE DE L'ÉVOLUTION DÉMOLINGUISTIQUE DE LA POPULATION FRANCOPHONE HORS QUÉBEC, 1971-1996

André LANGLOIS

Cet article veut jeter un éclairage nouveau sur le rôle assimilateur du milieu urbain pour les minorités linguistiques, à la lumière des plus récentes données du recensement canadien. L'idée de la ville comme « machine à assimiler » est ici remise en question. À l'aide d'un cadre méthodologique approprié, permettant de tenir compte de l'évolution des structures démographiques selon l'âge, notre étude essaie de tracer un portrait de l'évolution du comportement linguistique des minorités francophones hors Québec durant la période 1971-1996. Ce portrait s'est fait en utilisant une approche comparative distinguant deux types de milieu, le milieu métropolitain et le milieu non métropolitain, pour essayer de voir si les tendances permettent de revoir le rôle joué par le milieu urbain. Les résultats obtenus, sans totalement confirmer cette remise en question du rôle assimilateur du milieu urbain, montrent toutefois qu'il y a encore de l'espoir pour les communautés francophones hors Québec en voie d'urbanisation et de métropolisation.

Qu'on la considère sous son aspect spatial (migration), socioéconomique (changement de statut) ou linguistique (transferts), la mobilité prend souvent une ampleur considérable, susceptible de produire des changements importants dans l'organisation sociospatiale des sociétés. C'est particulièrement le cas lorsque l'on étudie les minorités linguistiques dont l'existence repose souvent sur un équilibre fragile dont la rupture peut amener des conséquences graves pour la survie de la communauté.

De plus, dans le cas des communautés linguistiques minoritaires, les différents types de mobilité sont fortement liés. Par exemple, une migration peut provoquer

une mobilité socioéconomique ou linguistique à travers l'effet de milieu et le processus d'adaptation généré par cet effet. Dans le cas spécifique des francophones hors Québec, il est généralement admis que l'urbanisation de ces minorités, que l'on parle de la communauté acadienne, de celle du nord de l'Ontario ou, encore, de la communauté franco-manitobaine, a favorisé une certaine assimilation : le passage du milieu rural vers le milieu urbain, effectué d'abord pour des raisons d'ordre économique liées à l'emploi, a été néfaste pour un bon nombre de ces populations francophones. C'est bien ce que, dans un contexte plus large, l'école assimilationniste de la sociologie américaine n'a pas manqué d'exploiter en théorisant sur le lien entre les nouvelles conditions de vie urbaine et le nivellement des caractéristiques ethnoлингuistiques (PARK, 1950 ; GORDON, 1964) qui mènent à l'assimilation des minorités.

Mais qu'en est-il aujourd'hui ? Peut-on toujours affirmer que le milieu urbain, et plus précisément métropolitain, reste un milieu assimilateur pour les minorités francophones ? Serait-il possible d'envisager un renversement des tendances et de poser l'hypothèse que le milieu métropolitain, de par les ressources auxquelles il donne accès, peut permettre de meilleures conditions de développement communautaire que le milieu rural ? En tous les cas, c'est dans la lignée d'une remise en question de la nécessité de la base territoriale dans le développement du sentiment d'appartenance (LAPONCE, 1987) qu'il faudrait situer cette hypothèse. En effet, depuis quelques années déjà, des recherches ont exploré de nouvelles formes de structuration des liens sociaux basées sur l'existence de réseaux d'interaction (BERKOWITZ, 1982 ; WELLMAN et BERKOWITZ, 1988), et amènent l'idée de la possibilité d'un développement communautaire dans un espace ethnoculturel discontinu mais aux composantes fortement interreliées. Le milieu métropolitain, vu comme le milieu par excellence des interactions à distance, ne serait donc plus une machine à assimiler mais plutôt un relais permettant aux collectivités minoritaires de s'afficher et de s'exprimer dans une communauté échappant aux contraintes de l'espace. Ainsi, l'avenir des communautés francophones hors Québec ne se conçoit plus uniquement en fonction de la base territoriale traditionnelle, mais aussi et de plus en plus en fonction de la vitalité des minorités francophones urbaines (BEAUDIN, 1998).

Ces questions valent la peine d'être explorées à la lumière du dernier recensement canadien. Pour ce faire, nous proposons une analyse comparative du comportement linguistique de la population francophone hors Québec portant sur la période 1971 à 1996. Notre comparaison distingue deux types de milieux, le milieu métropolitain et son complément. L'objectif visé est de vérifier si le comportement linguistique de cette population montre une amélioration de la situation en milieu métropolitain, surtout si on la compare à ce qui se passe en milieu non métropolitain. Cette comparaison tiendra compte de l'effet de structure selon l'âge sur les mesures du comportement linguistique. Cela nous permettra d'étayer (ou non) les idées selon lesquelles le milieu métropolitain doit être vu dorénavant

comme un lieu d'interaction privilégié pour les communautés francophones minoritaires, leur donnant la chance de se développer.

Brève revue des études récentes

Depuis la publication du fameux Rapport de la Commission Laurendeau-Dunton sur le bilinguisme, à la fin des années soixante, l'étude du comportement linguistique de la population canadienne a donné lieu à de nombreuses analyses dont les plus marquantes ont été celles de LACHAPELLE et HENRIPIN (1980), de DALLAIRE et LACHAPELLE (1990), de BERNARD (1990), de HARRISON et MARMEN (1994) et de CASTONGUAY (1994). Parmi les études les plus récentes, notons celles de MARMEN (1998), O'KEEFE (1998), CASTONGUAY (1997) et BEAUDIN (1998) dont les analyses incluent les données sur la langue du recensement de 1996. Ces études font bien sûr le point sur l'évolution de la situation telle qu'elle se présente à partir des données du recensement, mais aussi sur le sens des mesures et des indicateurs utilisés pour saisir cette évolution. Enfin, un bon nombre d'entre elles permettent de mieux comprendre le rôle du milieu dans l'évolution du comportement linguistique.

Les francophones hors Québec

La plupart de ces études ont été relativement unanimes dans l'identification des tendances démographiques chez les minorités francophones hors Québec et des facteurs responsables de cette évolution. D'abord, l'analyse des données du recensement de 1986 permettait à LACHAPELLE (1987) de confirmer les tendances déjà observées pour l'ensemble de la population canadienne : renforcement des positions majoritaires, concentration toujours plus grande des francophones au Québec, augmentation de la proportion d'anglophones hors Québec. À partir de l'analyse des données du même recensement, BERNARD (1990) parlait carrément de l'effondrement des effectifs francophones hors Québec. Deux recensements plus tard, MARMEN (1998) mettait en évidence la très faible croissance en nombres absolus de l'effectif francophone hors Québec en soulignant qu'elle était six fois inférieure à celle de l'ensemble de la population canadienne. De son côté, CASTONGUAY (1997) enchaînait en brossant un portrait plutôt sombre de la position francophone au Canada, incluant le Québec, en notant que le poids relatif des francophones était passé de 29 % en 1951 à 24 % en 1991 et que le déclin en nombres absolus n'était qu'une question de temps. Enfin, BEAUDIN (1998) mettait en lumière une érosion de 1,1 % de l'effectif des personnes de langue maternelle française à l'extérieur du Québec depuis 1991 et de 2,9 % pour ce qui est du français comme langue parlée à la maison.

MARMEN (1998) rappelle que l'évolution démographique des communautés linguistiques résulte de facteurs autant démographiques (fécondité, mortalité,

migration, exogamie) que linguistiques (transmission linguistique intergénérationnelle, bilinguisme ou multilinguisme, mobilité linguistique). D'ailleurs, DALLAIRE et LACHAPPELLE (1990) expliquaient déjà la baisse du poids relatif des francophones hors Québec en invoquant la faible transmission de la langue maternelle française des parents aux enfants, le peu de vigueur de la migration internationale de langue maternelle française et la fin de la surfécondité chez les francophones. Le seul élément favorable était la migration interprovinciale en provenance du Québec, jugée toutefois bien insuffisante à compenser les effets négatifs des facteurs précédents.

De ces facteurs, la baisse de la fécondité et l'ampleur de la mobilité linguistique sont sans doute considérés comme les deux plus importants expliquant l'évolution récente des effectifs francophones hors Québec. MARMEN (1998) souligne que, non seulement la surfécondité chez les francophones n'est plus qu'un fait historique, mais que l'indice de fécondité est passé sous le seuil de remplacement dans cette population. En fait, cet indice est passé de 4,95 enfants par femme à 1,56 de 1956 à 1991 (O'KEEFE, 1998). CASTONGUAY (1997) renchérit en précisant que ce n'est pas seulement au Québec que la fécondité francophone a chuté. Il note, par exemple, une baisse considérable de l'effectif francophone hors Québec âgé de 0 à 9 ans en 1991, soit à peine la moitié de l'effectif de 1961. Cette baisse, ajoute-t-il, affecte considérablement le taux de reproduction linguistique de la minorité francophone.

Cependant, la mobilité linguistique est le facteur le plus largement discuté et scruté dans les analyses portant sur la langue des minorités francophones hors Québec. Selon DALLAIRE et LACHAPPELLE (1990), « la mobilité linguistique correspond au phénomène selon lequel un individu adopte pour langue d'usage à la maison une langue différente de sa langue maternelle ». Selon ces auteurs, il s'agit d'un facteur primordial de l'évolution des effectifs de langue officielle en situation minoritaire au Canada. En effet, à partir de cette définition, Bernard note un taux de transferts linguistiques de 36,7 % pour les francophones hors Québec en 1986. CASTONGUAY (1997) distingue les transferts à la suite d'une décision personnelle (l'assimilation individuelle) ou familiale (l'assimilation intergénérationnelle). Il définit aussi l'assimilation collective comme l'incapacité d'une minorité linguistique à compenser l'assimilation individuelle et intergénérationnelle par une fécondité adéquate. Il en conclut que

le taux d'assimilation collective des francophones du Nouveau-Brunswick peut être attribué en grande partie à la sous-fécondité et, dans une moindre mesure, à l'anglicisation individuelle et intergénérationnelle. En Ontario, où les enfants francophones sont moitié moins nombreux qu'il y a une génération, la sous-fécondité et l'anglicisation sont responsables à parts à peu près égales du taux d'assimilation collective de 50 %. Dans les autres provinces, l'anglicisation des minorités francophones est le principal déterminant de leur assimilation collective. (CASTONGUAY, 1997, p. 484.)

O'KEEFE (1998), lui, préfère parler de continuité linguistique pour mieux saisir l'évolution du comportement linguistique des minorités. Ce concept, basé sur le rapport des effectifs de langue parlée aux effectifs de langue maternelle, est considéré comme un bon indicateur de la capacité d'une langue à se maintenir dans l'ensemble d'une population (DALLAIRE et LACHAPPELLE, 1990). Selon ce dernier, cet indicateur serait passé de 0,73 à 0,64 pour les francophones hors Québec durant la période 1971-1996.

La mobilité linguistique des communautés francophones hors Québec est largement dépendante de deux phénomènes sociodémographiques : l'exogamie et le cycle de vie associé à l'âge. Pour BERNARD (1990), l'exogamie se présente comme le « cheval de Troie » des francophones hors Québec car la mobilité vers l'anglais est nettement plus importante dans les mariages exogames qu'endogames. L'exogamie influence bien sûr l'assimilation intergénérationnelle et celle-ci varie beaucoup d'une province à l'autre. Ainsi, au Nouveau-Brunswick, la transmission du français va de 98 % chez les couples endogames à 38 % chez les couples exogames, alors qu'en Saskatchewan elle est respectivement de 70 % et 6 % (MARMEN, 1998). D'autre part, c'est CASTONGUAY (1976) qui, le premier, a montré le lien entre la mobilité linguistique et le cycle de vie. Le profil général indique une faible mobilité chez les enfants et les adolescents, laquelle, cependant, augmente considérablement chez les jeunes adultes pour, enfin, se stabiliser chez les adultes d'âge moyen et même diminuer chez les adultes d'âge mûr. Entre les recensements de 1971 et de 1996, ce profil connaît peu de changements sauf, peut-être, une légère augmentation de la continuité linguistique chez les plus jeunes (O'KEEFE, 1998).

L'esquisse d'une remise en question

Bref, l'analyse de l'évolution du comportement linguistique des minorités francophones canadiennes, à partir des taux de transferts et de la continuité linguistique, montre un portrait plutôt sombre de la situation. Cependant, une nouvelle tendance dans la littérature récente remet en question cette vision des choses sur au moins trois plans. D'abord, elle exploite les faiblesses du concept de langue d'usage pour mesurer véritablement la vitalité d'une langue (MARMEN, 1998). Ensuite, elle avance l'argument selon lequel la vitalité d'une langue provient aussi de son importance comme langue seconde (COULMAS, 1992). Enfin, elle déplace le lieu du débat linguistique minoritaire du contexte purement familial aux sphères d'interaction sociale à plus grande échelle. On substitue ainsi à la primauté de l'espace contigu, lié aux contraintes de la distance et favorisant les communautés linguistiques locales, l'importance de l'espace nodal qui, lui, favorise plutôt les effets de réseau en privilégiant l'intégration à des communautés élargies mais éclatées spatialement.

D'abord, par rapport au concept de langue d'usage, d'aucuns considèrent qu'il ne faudrait pas interpréter la baisse considérable des effectifs francophones hors Québec comme un abandon définitif du français. En effet, telle que mesurée par le recensement canadien, la langue d'usage ne permet que l'identification de la langue qui prédomine au foyer même si, depuis 1986, ce problème a été atténué par la reconnaissance des langues multiples. Or la cohabitation linguistique serait loin d'être négligeable notamment chez les couples exogames comme l'a fait remarquer MARMEN (1998). Par ailleurs, le contexte social d'une langue et, par conséquent, son statut, peut être vu non seulement à partir des communautés définies selon la langue maternelle mais, aussi, à partir de son rayonnement comme langue véhiculaire. Cette idée a le mérite de donner à une variable linguistique jusque-là largement ignorée, celle portant sur la connaissance de la langue, une importance nettement accrue. L'utilisation de cette variable n'est toutefois pas sans problème. Son caractère subjectif, basé sur une autoévaluation de la capacité du répondant à soutenir une conversation, n'est certainement pas sans introduire une certaine imprécision dans la mesure du phénomène. Pourtant, selon certains, cela n'empêche pas de constater que le nombre de locuteurs du français a considérablement augmenté depuis un quart de siècle au Canada. Ceci donnerait une vision nettement moins négative de la position du français que ne le laissent supposer les études basées sur la langue maternelle et la langue d'usage. Par exemple, le rapport du nombre de locuteurs du français au nombre de personnes de langue maternelle française serait passé de 1,56 à 2,36 au cours de la période 1971-1996 au Canada hors Québec (MARMEN, 1998). Enfin, la communauté linguistique à base territoriale, permettant la concentration géographique, ne serait plus le seul modèle possible assurant la survie des minorités. Par exemple, STEBBINS (1994) a jeté un nouvel éclairage sur la survie du français en situation de minorisation extrême, et en l'absence de concentration spatiale, en montrant comment les Franco-Albertains ont tiré profit de la fréquentation d'espaces francophones à Calgary. De plus, l'émergence de nouveaux réseaux d'interaction sociale, dont l'exemple le plus récent est l'Internet, offre des possibilités d'intégration à des communautés linguistiques élargies aux ressources considérables. BEAUDIN (1998), en s'interrogeant sur les difficultés de bien saisir la réalité actuelle des minorités francophones hors Québec, souligne l'importance accrue du milieu urbain comme lieu d'accès à ces réseaux pour ces minorités.

Dans le prolongement des idées qui viennent d'être évoquées, une exploration plus à fond du point de vue selon lequel le milieu urbain permettrait maintenant une nouvelle façon d'exprimer la spécificité linguistique des minorités serait souhaitable.

Quelques propos d'ordre méthodologique

De nombreux problèmes méthodologiques se posent dans l'analyse du comportement linguistique d'une population à partir des données du recensement. D'abord, il y a un problème reconnu de définition se rapportant aux variables censées décrire ce comportement. Il y a ensuite le choix des indicateurs appropriés qui combinent ces variables pour mesurer un aspect particulier des habitudes linguistiques d'une population. Enfin, le contrôle de certains facteurs externes, c'est-à-dire non linguistiques, qui influencent la variation de ces indicateurs dans le temps et dans l'espace n'est pas, lui non plus, facile à résoudre. Nous ferons brièvement allusion, dans ce qui va suivre, à chacun de ces problèmes pour finalement déboucher sur des précisions concernant le type d'analyse que nous avons effectuée dans l'étude dont les résultats sont présentés plus loin.

Les variables du recensement portant sur la langue

C'est à partir des données du recensement que procèdent la plupart des études portant sur le comportement linguistique de la population canadienne. Depuis 1971, avec l'introduction du concept de langue d'usage, quatre variables de base, tirées directement des questions posées lors des recensements, permettent de saisir l'évolution démolinguistique canadienne : l'origine ethnique, la langue maternelle, la langue d'usage et la connaissance des langues officielles.

La première de ces variables, l'origine ethnique, fait référence à la provenance ancestrale de l'individu. Même si cette variable n'est pas à proprement parler une variable linguistique, elle a déjà été utilisée pour définir des communautés linguistiques, notamment dans le cas des populations dites d'origine française ou britannique. Depuis les années soixante-dix cependant, cette variable n'est que très rarement utilisée dans les études linguistiques. De fait, son caractère flou et subjectif, d'une part, et l'apparition de nouvelles catégories ethniques dont la signification n'a pas fait l'unanimité, d'autre part, ont considérablement nui à son utilité. On lui préfère soit la variable qui porte sur l'identification de la première langue apprise ou parlée et encore comprise par l'individu, la langue maternelle, soit celle qui permet d'identifier la langue la plus fréquemment utilisée à la maison, la langue d'usage.

Les concepts de langue maternelle et de langue d'usage, étant donné leur dimension « vécue », sont, en effet, nettement mieux compris des recensés (et des analystes) que l'idée d'appartenance ethnique. Malgré cela, elles posent, elles aussi, certains problèmes d'interprétation. Par exemple, la confusion introduite, depuis le recensement de 1981, par la connotation de « langue apprise », rattachée au concept de langue maternelle dans le libellé de la question, aurait largement contribué au gonflement des groupes linguistiques à langue maternelle double selon CASTONGUAY (1997). On connaît, depuis lors, les problèmes de comparabilité que

l'importance numérique accrue des groupes à langues maternelles multiples a apportés avec elle. Afin d'assurer cette comparabilité, surtout avec les données antérieures à 1986, les analystes de la question linguistique ont dû redistribuer ces groupes dans les catégories de langue unique. Or cette redistribution, selon que l'on adopte l'estimation minimale (langue unique seulement), l'estimation maximale (langue unique et langue double) ou l'estimation de répartition égale, a la malencontreuse propriété de faire varier considérablement la taille des communautés linguistiques, surtout lorsqu'il s'agit de minorités. Le concept de langue d'usage, étant donné son caractère plus direct et manifestement plus actuel, pose à première vue moins de problèmes. Toutefois, encore là, certaines remises en question touchent à l'interprétation qu'on peut en faire. C'est notamment le cas des minorités linguistiques lorsque l'écart des nombres, en défaveur de la langue d'usage par rapport à la langue maternelle correspondante, est interprété comme une disparition pure et simple de la langue maternelle au foyer. En effet, le libellé de la question sur la langue d'usage comporte explicitement l'idée de langue majoritairement employée au foyer. Or, même si la langue maternelle n'est pas mentionnée comme langue d'usage principale, cela ne l'exclut pas nécessairement d'une utilisation plus secondaire au foyer et, aussi, dans certains lieux de fréquentation favorisant l'interaction sociale. Ceci mène directement à la remise en question de l'utilisation de cet écart comme mesure directe de l'assimilation linguistique des groupes linguistiques minoritaires, en particulier des groupes francophones hors Québec (GOLDBLOOM, 1995). Un autre aspect problématique lié à l'utilisation de cet écart est qu'il mesure en fait une mobilité linguistique portant sur la durée de vie de l'individu, c'est-à-dire qu'il ne nous renseigne aucunement sur le moment précis du transfert. Il en résulte que, pour une population donnée, tout événement démographique se rapportant soit aux entrées (naissances, immigration), soit aux sorties (décès, émigration) peut influencer cet écart sans que cela soit dû à une véritable modification du comportement linguistique de cette population.

Enfin, la capacité de soutenir une conversation dans l'une ou l'autre des langues reconnues officiellement au pays, la connaissance des langues officielles, constitue le quatrième aspect appréhendable de la réalité démoulinguistique canadienne à partir des données censitaires. Le caractère subjectif de cette variable en a limité l'usage dans les études de démoulinguistique bien que, depuis quelques années, celle-ci profite d'une popularité accrue à la suite de l'émergence du concept de vitalité linguistique que nous avons précédemment évoqué. Nous y reviendrons dans l'analyse présentée plus loin.

Les indicateurs définis pour caractériser le comportement linguistique

Plusieurs indicateurs du comportement linguistique, définis à partir des variables linguistiques de base du recensement, permettent de mesurer l'ampleur de certains phénomènes démoulinguistiques. Ces phénomènes se rapportent surtout

aux transferts d'une langue maternelle donnée à une langue d'usage autre, à la continuité linguistique caractérisant une communauté linguistique ou, encore, à la vitalité d'une langue dans un contexte précis. Parmi ces indicateurs, celui se rapportant aux transferts linguistiques est de loin le plus connu, et celui qui suscite le plus de débats, car il touche directement une corde sensible sur laquelle se joue l'avenir des communautés francophones hors Québec.

Pour mieux voir les relations que ces indicateurs entretiennent entre eux, une brève présentation formelle s'avère, à notre avis, nécessaire. Soit une population dénombrable P ($i=1...n$) à laquelle on associe un ensemble de langues L ($l=1...k$) par l'intermédiaire de deux applications de P dans L , lm et lp , appelés respectivement langue maternelle et langue d'usage, telles que $lm(i) = s$ et $lp(i) = t$, pour $s, t \in L$, affectant à chaque individu i une langue maternelle s et langue d'usage t . Alors, on pourra définir les dénombrements linguistiques suivants :

$$g_s^{lm} = \sum_i G_i(lm = s) \quad \text{et} \quad g_t^{lp} = \sum_i G_i(lp = t)$$

où la fonction d'appartenance G de l'individu i à la langue spécifiée par les applications lm et lp est définie par :

$$G_i(lm = s) = \begin{cases} 0 & \text{si } lm(i) \neq s \\ 1 & \text{autrement} \end{cases} \quad \text{et} \quad G_i(lp = t) = \begin{cases} 0 & \text{si } lp(i) \neq t \\ 1 & \text{autrement} \end{cases}$$

De plus, on peut définir une fonction de transfert T telle que :

$$T_i(lm, lp) = \begin{cases} 0 & \text{si } lm(i) = lp(i) \\ 1 & \text{autrement} \end{cases}$$

Alors, l'évaluation de l'ampleur des transferts affectant un groupe de langue maternelle s vers une autre langue t sera donnée, sous sa forme pondérée, par :

$$t_{s,t} = \frac{\sum_{i|s,t} T_i}{g_s^{lm}}$$

permettant d'évaluer la force d'attraction de la langue t par rapport au groupe linguistique de langue maternelle s . De plus, l'ensemble des transferts affectant ce dernier groupe sera donné par :

$$t_s = \frac{\sum_l (\sum_{i|s,l} T_i)}{g_s^{lm}} = \frac{\sum_l t_{s,l}}{g_s^{lm}}$$

qui permet d'évaluer la capacité du groupe s à garder sa langue. Enfin, le taux global de transferts affectant tous les groupes composant la population P sera déterminé par :

$$t = \frac{\sum_l \sum_l (\sum_{i/l,l} T_i)}{n} = \frac{\sum_l \sum_l t_{l,l}}{n}$$

mesurant le niveau de mobilité linguistique dont fait preuve l'ensemble d'une population.

De plus, on peut définir, pour un groupe de langue maternelle s , un taux net de transferts linguistiques E_s tel que :

$$E_s = \frac{t_s - \sum_l t_{l,s}}{g_s^{lm}}$$

permettant de corriger les transferts affectant le groupe de langue maternelle s par sa propre capacité assimilatrice. Ce taux est équivalent, pour une population donnée, à l'écart entre les effectifs de langue maternelle s et ceux de langue parlée s , pondéré par les effectifs de langue maternelle s , c'est-à-dire :

$$E_s = \frac{g_s^{lm} - g_s^{lp}}{g_s^{lm}}$$

qu'on peut réécrire sous la forme :

$$E_s = 1 - \frac{g_s^{lp}}{g_s^{lm}}$$

où le rapport $\frac{g_s^{lp}}{g_s^{lm}}$ est appelé indice de continuité linguistique du groupe de langue maternelle s .

De l'avis de DALLAIRE et LACHAPELLE (1990), l'utilisation de l'indice de continuité serait préférable à celui d'indicateurs qui reposent sur les transferts bruts pour atténuer les problèmes de comparabilités d'un recensement à l'autre. Dans l'analyse présentée plus loin, le taux de transferts et l'indice de continuité sont utilisés, en plus de l'indice de vitalité dont la définition a été donnée plus tôt.

Sur les effets de structure touchant à l'évolution du comportement linguistique

Plusieurs chercheurs ont confirmé l'importance de l'âge, ou encore du cycle de vie, comme facteur de conditionnement du comportement linguistique individuel (CASTONGUAY, 1976, 1997 ; DALLAIRE et LACHAPPELLE, 1990 ; O'KEEFE, 1998). Comme le souligne CASTONGUAY (1997), l'âge joue un rôle de premier plan dans l'adoption d'une nouvelle langue d'usage car il intervient la plupart du temps à un moment bien précis, c'est-à-dire lorsque le jeune adulte, en quittant le foyer familial, doit redéfinir ses propres sphères d'activités. On peut en déduire que l'évolution du comportement linguistique de l'ensemble d'une population, mesurable par les indices vus précédemment, est en partie le résultat de sa structure selon l'âge. Or, comme l'indique la figure 1, la structure selon l'âge de la population francophone hors Québec a considérablement changé en vingt-cinq ans. D'une population jeune, caractérisée par une pyramide à base élargie en 1971, cette population a considérablement vieilli jusqu'en 1996, pour s'acheminer vers une « pyramide » à la forme de losange, soulignant la remontée des baby-boomers vers des classes d'âge plus élevées. Ce changement a certainement eu un effet sur la variation de la valeur des indices de transferts ou de continuité linguistique. Pour assurer une meilleure comparabilité du comportement linguistique entre les recensements, il faudrait tenir compte de cet effet de structure.

Afin de mieux contrôler cet effet, certains suggèrent de prendre la catégorie des 35 à 44 ans pour l'analyse comparative des taux d'anglicisation d'un recensement à l'autre. Une autre façon de contrôler cet effet de la structure selon l'âge serait d'appliquer la méthode de la population type. Prenons, par exemple, une population P de langue maternelle donnée, caractérisée par une taille n_t , une structure selon l'âge S_t et un ensemble de taux de transferts linguistiques spécifiques à l'âge Tr_t , à un temps donné t , alors :

$$tr_t = \frac{S'_t \cdot Tr_t}{n_t}$$

donnera le taux global de transferts pour l'ensemble de la population P au temps t dans la mesure où S et Tr sont vus comme des vecteurs ayant respectivement, comme éléments, les effectifs et les taux de transferts spécifiques aux mêmes catégories d'âge. De plus, si au temps t' on suppose, pour cette même population, une taille $n_{t'}$ et une structure selon l'âge $S_{t'}$, alors :

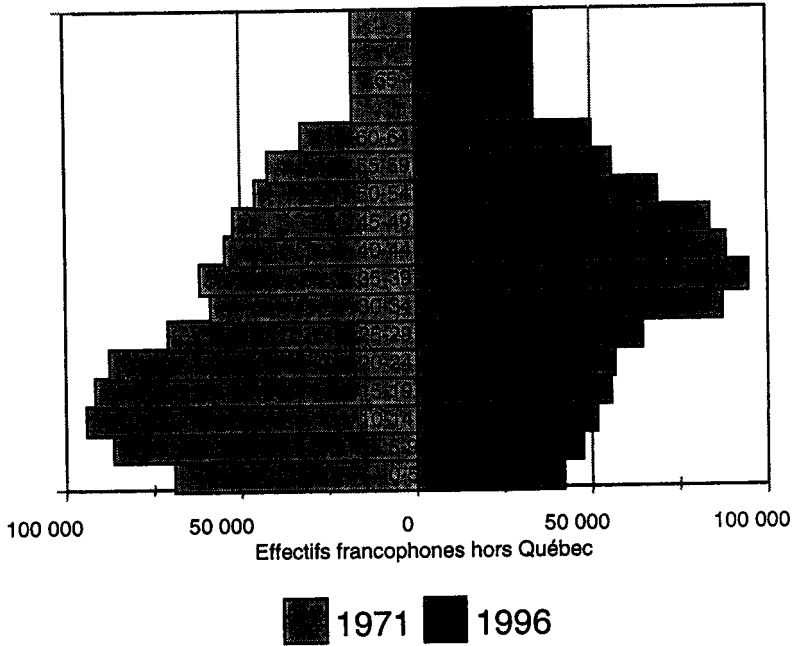
$$tr_{t'} = \frac{S'_{t'} \cdot Tr_{t'}}{n_{t'}}$$

donnera le taux global de transferts estimé au temps t' avec la structure de la population selon l'âge au temps t . L'écart entre tr_t et $tr_{t'}$ mesurera l'importance de

l'effet de structure sur l'ampleur du taux global de transferts de la population P au temps t' . Cette méthode permet ainsi de mieux comparer les deux temps puisqu'il est possible d'isoler des changements qui ne sont pas dus à des modifications du comportement linguistique mais, simplement, à une redistribution de la population selon l'âge dans des catégories plus sensibles aux transferts linguistiques.

FIGURE 1

La structure selon l'âge de la population de langue maternelle française hors Québec, 1971 et 1996



Dans l'analyse qui suit, cette méthode est utilisée dans la comparaison des indices définis précédemment pour l'analyse du comportement linguistique de la population francophone hors Québec entre 1971 et 1996. Nous le ferons à deux niveaux. D'abord, bien sûr, au niveau temporel car la structure de la population selon l'âge de la population francophone hors Québec a considérablement évolué durant ces vingt-cinq années. Nous le ferons aussi au niveau du milieu car ces changements de structure de la population selon l'âge ne se sont pas faits au même rythme dans le milieu métropolitain et dans le milieu non métropolitain.

Analyse du comportement linguistique des minorités francophones hors Québec

Les paragraphes qui suivent donnent d'abord des précisions sur le contexte entourant les analyses que nous avons effectuées. Ensuite, nous nous intéressons à la variation des effectifs francophones hors Québec durant la période 1971-1996 et à la façon dont cette variation s'est inscrite à l'intérieur du vieillissement démographique de l'ensemble de la population canadienne au cours des années quatre-vingt. Enfin, les principaux résultats de l'analyse de la variation des indicateurs du comportement linguistique selon le milieu, et de l'effet de structure lié à cette variation, sont présentés dans la dernière partie de cette section.

Des précisions sur le contexte de l'analyse

Les données utilisées proviennent des fichiers de microdonnées à grande diffusion de Statistique Canada pour les particuliers, d'après pour les recensements de 1971, 1981 et 1991. Ces fichiers renferment des échantillons représentatifs de la population canadienne à l'aide desquels des analyses statistiques à l'échelle individuelle sont rendues possibles. La taille de ces échantillons est équivalente à 1 % de la population canadienne pour 1971, à 2 % pour 1981 et, finalement, à 3 % pour 1991. Conséquemment, dans l'analyse qui suit, l'estimation des nombres représentés dans les figures, ou contenus dans les tableaux, a été obtenue en utilisant les poids de 100, 50 et 100 / 3 pour, respectivement, les fichiers de 1971, 1981 et 1991. Pour 1996, les données linguistiques disponibles, à partir de l'échantillon de 20 % de la population canadienne, ont été utilisées¹.

Précisons aussi que, pour rendre les données comparables d'un recensement à l'autre, nous avons dû effectuer certaines manipulations. Ce problème de comparabilité s'est principalement posé dans deux domaines : celui des variables linguistiques d'une part et, d'autre part, en ce qui a trait à la distinction entre métropolitain et non métropolitain différenciant le type de milieu. Depuis 1986, alors que Statistique Canada reconnaissait explicitement l'existence de personnes ayant plus d'une langue maternelle, ou plus d'une langue d'usage, un problème sérieux de comparabilité des données de recensement se pose. Pour le résoudre, nous avons adopté, selon l'usage courant, la règle de la répartition uniforme des personnes ayant déclaré plus d'une langue (maternelle ou d'usage) dans les catégories de langue unique spécifiées. Par ailleurs, l'identification du type de milieu s'est principalement appuyée sur l'identification de la région métropolitaine de recensement, pour le milieu dit métropolitain, lorsque l'individu habitait l'une de ces zones pour 1981, 1991 et 1996. En 1971, puisque le fichier n'identifiait qu'une

1. Étant donné la nature plutôt exploratoire de notre étude, nous n'avons pas effectué de tests statistiques sur les résultats touchant aux différences du comportement linguistique selon l'âge ou selon le milieu.

seule région métropolitaine de recensement hors Québec, Toronto, nous avons dû nous rabattre sur le lieu de résidence, permettant d'isoler les individus habitant les noyaux urbains de 30 000 habitants ou plus, pour définir le milieu métropolitain.

Enfin, mentionnons que notre période d'étude, allant de 1971 à 1996, s'inscrit dans une durée où la population francophone a considérablement vieilli (figure 1). C'est ce vieillissement, et son importance sur le comportement linguistique, qui fonde l'intérêt porté à l'effet de structure selon l'âge sur les indicateurs linguistiques. Pour ce faire, nous avons utilisé des catégories d'âge d'une amplitude de dix ans, de préférence à une amplitude de cinq ans, pour éviter un fractionnement trop grand des échantillons pouvant nuire à la représentativité des nombres.

L'évolution des effectifs de la minorité francophone hors Québec de 1971 à 1996

Le tableau 1² montre l'évolution de la présence francophone hors Québec entre 1971 et 1996 selon les variables linguistiques de base du recensement. Les francophones hors Québec représentent un peu moins d'un million de personnes, avec une faible tendance à la hausse de 1971 à 1996. Cette croissance a cependant été largement inférieure à celle enregistrée au sein de la population non francophone hors Québec, au cours de la même période, de telle sorte qu'en pourcentage la présence francophone basée sur la langue maternelle a diminué de façon significative, passant de 6 % à 4,5 %. C'est toutefois en ce qui touche au français, langue parlée, que le recul de la présence française est le plus remarquable. Cette diminution s'observe tant du côté des effectifs, avec une perte estimée d'un peu plus de 51 000 personnes entre 1971 et 1996, que dans les pourcentages où la baisse est encore plus dramatique avec moins de 3 % en 1996. Ce portrait plutôt sombre de la francophonie hors Québec, que confirment les chiffres se rapportant à la langue d'usage, doit cependant être atténué par au moins deux constatations. La première se rapporte au fait que, puisque la langue d'usage identifie la langue utilisée de préférence à la maison, le fait de déclarer l'anglais comme langue d'usage n'exclut pas l'usage du français sur un plan plus secondaire, notamment lors de la fréquentation de certains lieux ou espaces à caractère ethnolinguistique (écoles, centres culturels, églises...). Il ne faudrait donc pas interpréter cette perte comme une disparition pure et simple du français. La deuxième se rapporte au contenu des deux dernières colonnes du tableau 1 montrant que le français, comme langue de conversation potentielle dans la population canadienne hors Québec, a fait des

2. Les nombres contenus au tableau 1 proviennent d'estimations faites à partir des fichiers à microdonnées de 1971, 1981 et 1991. Les estimations obtenues correspondent de façon remarquable aux nombres fournis dans HARRISON et MARMEN (1994) provenant des recensements correspondants.

progrès considérables au cours des décennies visées. Ce progrès découle en partie d'une plus grande pénétration du français dans la population non francophone, notamment chez les jeunes.

TABLEAU 1

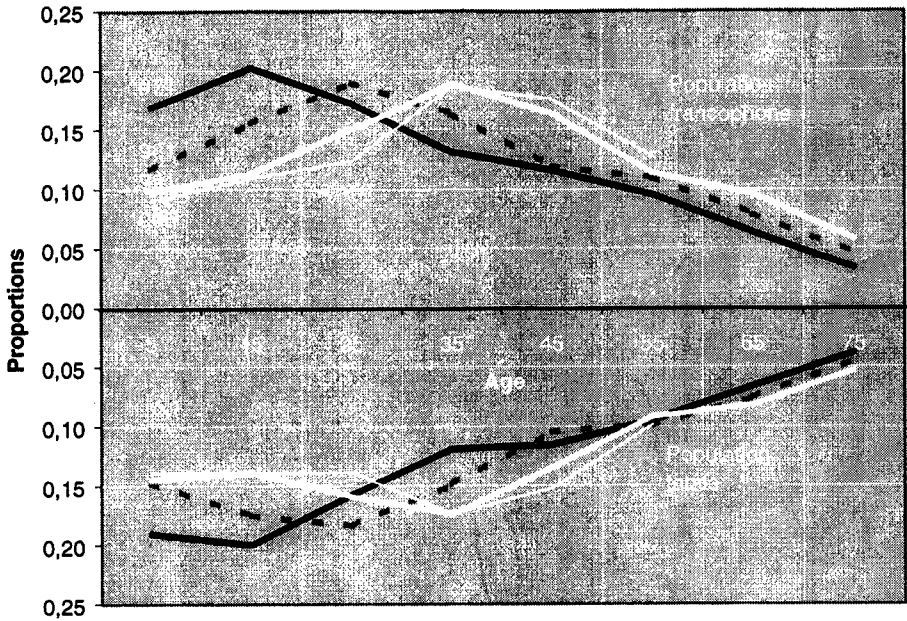
Présence du français dans la population canadienne hors Québec, 1971-1996, nombres absolus et pourcentages

Année	Le français comme :					
	Langue maternelle		Langue parlée à la maison		Langue connue	
	N	%	N	%	N	%
1971	918 100	6,0	670 700	4,4	1 435 300	9,3
1981	939 400	5,2	666 150	3,8	1 781 100	10,1
1991	983 633	4,9	638 667	3,2	2 140 533	10,6
1996	970 198	4,5	618 529	2,9	2 308 105	10,7

Les effectifs francophones hors Québec ne se distribuent pas de façon uniforme selon l'âge, comme l'illustrent les figures 2 et 3. En fait, ces figures montrent bien le vieillissement démographique. D'abord, la figure 2 compare le profil de la population francophone hors Québec selon l'âge à celui de l'ensemble de la population pour les années 1971, 1981, 1991 et 1996. Le profil de 1996 n'inclut que les catégories d'âge inférieures à 65 ans. On y remarque le déplacement progressif de la classe modale des classes d'âge inférieures (15 ans) aux classes d'âge supérieures (35 ans) produisant un abaissement significatif du profil pour les catégories d'âge inférieures. Cet abaissement est encore plus remarquable dans la population francophone dénotant une forte diminution de l'importance numérique des jeunes dans cette population. À l'autre extrême, on observe un relèvement du profil pour les catégories d'âge les plus élevées qui, encore une fois, semble plus accentué chez les francophones. En fait, le vieillissement démographique caractérisant la période 1971-1996 semble avoir été plus fort dans la population francophone hors Québec que dans la population non francophone.

FIGURE 2

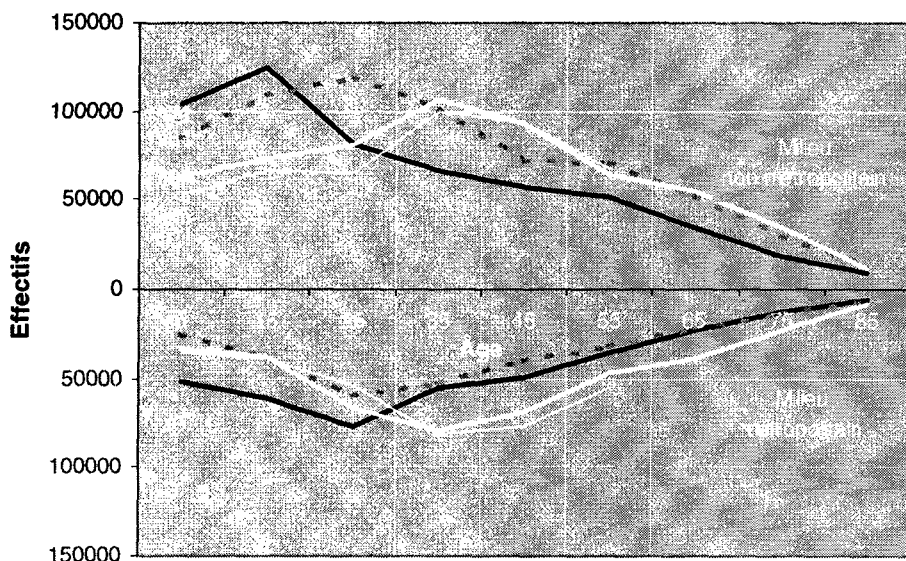
L'évolution de la répartition de la population canadienne hors Québec selon l'âge, 1971-1981-1991-1996 (en proportion du total pour l'ensemble des catégories d'âge)



La figure 3 permet de constater que, à l'intérieur même de la population francophone hors Québec, ce vieillissement ne s'est pas fait au même rythme, et sans décalage, dans tous les milieux. En général, les changements ont été beaucoup plus importants en milieu non métropolitain qu'en milieu métropolitain durant la période 1971-1996. En effet, même si l'évolution reste à peu près la même pour les deux types de milieux, les profils nettement plus contrastés du milieu non métropolitain et, surtout, les écarts plus nets qui les séparent d'une année à l'autre, suggèrent des modifications plus en profondeur du régime démographique dans ce dernier milieu. Cette remarque est importante car elle fonde l'intérêt de distinguer les types de milieux pour mieux saisir l'évolution du comportement linguistique de la population francophone hors Québec.

FIGURE 3

L'évolution de la répartition de la population francophone hors Québec selon le type de milieu et l'âge, 1971-1981-1991-1996



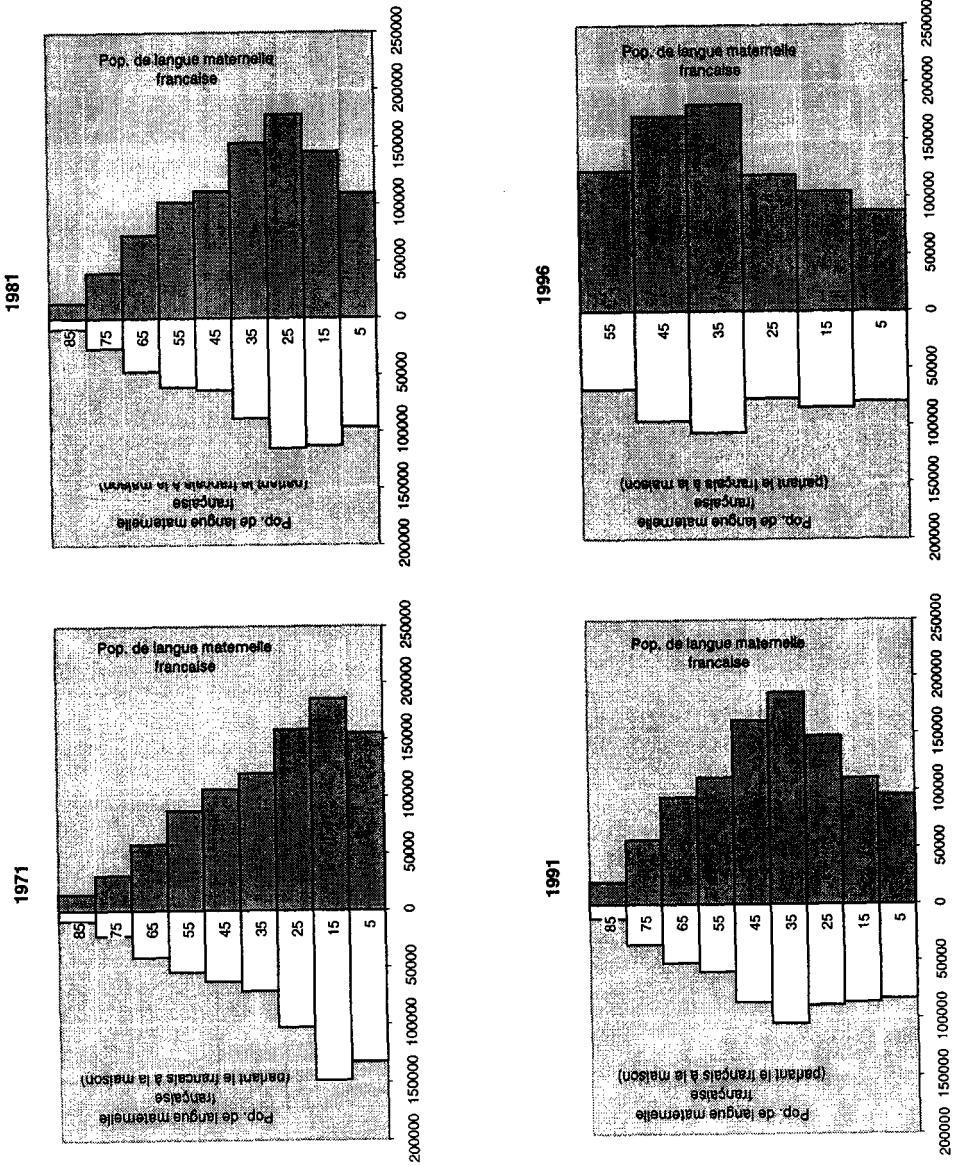
La variation des indicateurs du comportement linguistique durant la période 1971-1996

Avant d'aborder l'analyse comme telle de la variation des indicateurs du comportement linguistique de la population francophone hors Québec, observons l'évolution des pyramides d'âge comparant langue maternelle et langue parlée. C'est ce que les figures 4 et 5 permettent de faire.

D'abord, les pyramides d'âge de la figure 4 montrent bien le processus d'érosion du français, langue parlée, dans la population de langue maternelle française. La dissymétrie des pyramides illustre non seulement la diminution notable des effectifs lorsque l'on passe à la langue parlée, elle montre aussi que la variation des effectifs entre les classes d'âge s'exprime différemment pour la langue parlée et pour la langue maternelle. Ainsi, pour 1971 et 1981, la diminution régulière, quasi linéaire, des effectifs à partir de la classe d'âge des 10-19, côté langue maternelle, contraste avec la chute rapide des effectifs entre les classes 10-19 et 30-39 du français, langue parlée. À partir de 1991, le processus s'exprime autrement. L'augmentation importante des effectifs de 0-9 ans jusqu'à 30-39 ans pour la langue maternelle provoque un accroissement plutôt faible pour les mêmes classes en ce

FIGURE 4

La structure des âges comparée de la population de langue maternelle française et de la population francophone utilisant le français à la maison, Québec, 1971-1981-1991-1996



qui a trait à la langue parlée. En fait, ces pyramides expriment bien la puissance du processus d'érosion du français chez les jeunes adultes. Les pyramides de la figure 5 permettent de comparer les milieux quant à ce processus d'érosion. Elles illustrent que, pour toutes les catégories d'âge et quelle que soit l'année, l'écart entre langue maternelle et langue parlée est toujours plus accentué en milieu métropolitain. De plus, pour toutes les catégories d'âge, cet écart semble s'accroître de 1971 à 1996, sauf pour les catégories les plus jeunes où la situation semble relativement stable et même s'améliorer, en particulier, en milieu métropolitain.

Le tableau 2 donne la valeur des principaux indicateurs du comportement linguistique de la population francophone hors Québec entre 1971 et 1996. Ces valeurs confirment les valeurs du paragraphe précédent. Le taux de transferts a augmenté de dix points entre 1971 et 1996, passant de 29,8 % à 39,6 %, ce qui suggère une assimilation linguistique de plus en plus forte. Cette augmentation ne s'est pas faite de façon uniforme dans le temps, l'écart entre 1981 et 1991 étant beaucoup plus prononcé que les autres. L'ampleur de cet écart est en partie due au fait qu'entre les deux années les catégories d'âge les plus sujettes aux transferts ont vu leurs effectifs augmenter considérablement. Il s'agit d'un effet de structure sur le comportement linguistique qui sera pris en considération de façon explicite un peu plus loin. L'indice de continuité affiche également un écart à la baisse d'environ dix points entre 1971 et 1996, avec une variation temporelle semblable à celle observée pour le taux de transferts, confirmant le recul du français, langue d'usage. L'indice de vitalité, par contre, montre une autre réalité, celle du français comme langue dans laquelle on peut converser, où une nette et constante amélioration s'est fait sentir durant cette même période.

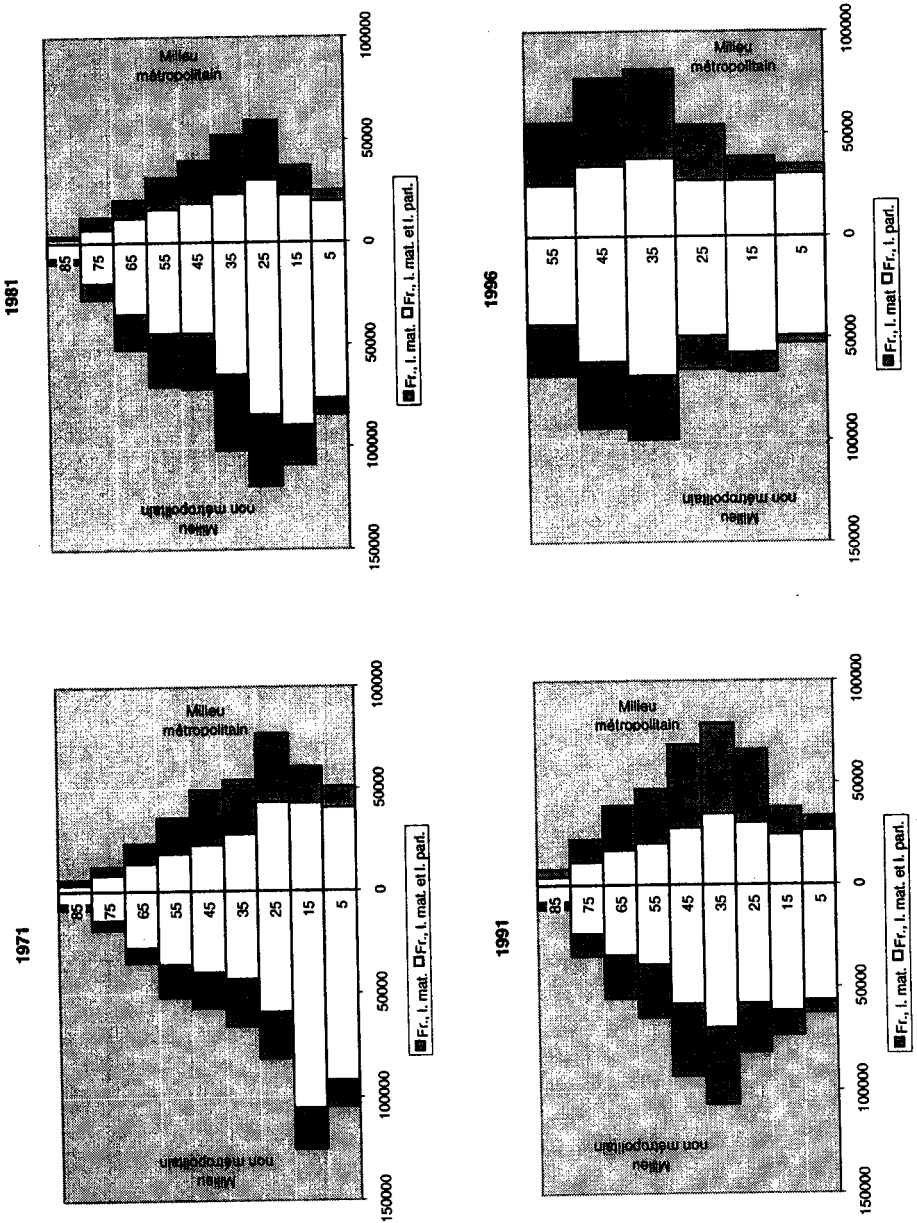
TABLEAU 2

Les indicateurs du comportement linguistique de la population francophone hors Québec, 1971-1996

	1971	1981	1991	1996
Taux de transferts	29,8 %	33,2 %	38,4 %	39,6 %
Indice de continuité	0,731	0,719	0,649	0,638
Indice de vitalité	1,563	1,922	2,175	2,379

La prise en compte du milieu permet d'apporter des nuances quant à cette évolution du comportement linguistique (tableau 3). Un écart considérable sépare les deux milieux. Par rapport au taux de transferts et à l'indice de continuité, le milieu métropolitain affiche des valeurs nettement plus défavorables à la population francophone que le milieu non métropolitain. Par contre, entre 1991 et 1996, le

FIGURE 5
La structure selon l'âge de la population francophone hors Québec, langue maternelle et langue d'usage, différenciée selon le milieu : 1971-1981-1991-1996



taux de transferts a plafonné en milieu métropolitain alors qu'il a continué à augmenter à l'extérieur de la métropole. De plus, l'indice de vitalité montre que le milieu métropolitain définit un environnement d'échange linguistique nettement plus favorable au français que le milieu non métropolitain avec des valeurs beaucoup plus élevées pour le premier. Cela s'explique, en partie, par le fait que les zones métropolitaines accaparent la grande majorité de l'immigration internationale, notamment francophone, assurant ainsi une présence active du français dans ce milieu. Le niveau de scolarité généralement plus élevé dans les zones métropolitaines peut aussi être évoqué comme facteur susceptible de produire un environnement d'échange linguistique plus favorable au français. Mais ces deux facteurs font justement référence aux notions d'attraction et d'accessibilité qui font partie intégrante de la définition même du milieu métropolitain. Ainsi, si un milieu linguistique peut se définir non seulement par la langue maternelle, ou la langue parlée à la maison, mais aussi par la langue de conversation, alors le milieu métropolitain hors Québec n'est peut-être pas aussi étanche au fait français qu'il n'y paraît à première vue en examinant les taux de transferts.

TABLEAU 3

Les indicateurs du comportement linguistique de la population francophone hors Québec, selon le type de milieu (métropolitain, non métropolitain), 1971-1996

	1971		1981		1991		1996	
	Métropolitain	Non métropolitain	Métropolitain	Non métropolitain	Métropolitain	Non métropolitain	Métropolitain	Non métropolitain
Taux de transferts	40,1 %	22,8 %	45,5 %	27,7 %	50,8 %	29,8 %	50,8 %	31,9 %
Indice de continuité	0,639	0,793	0,612	0,765	0,535	0,728	0,526	0,722
Indice de vitalité	1,945	1,305	2,811	1,532	2,971	1,628	3,198	1,757

Enfin, la figure 6 montre la variation de la valeur de l'indice de continuité selon l'âge, en tenant compte du type de milieu, pour les années 1971, 1981, 1991 et 1996. Pour tous les types de milieux (graphique du haut), le profil général indique une forte continuité en bas âge, de l'ordre de 0,9 et plus, mais qui diminue rapidement jusque vers l'âge de 30 ans pour, ensuite, se stabiliser aux environs de 0,6 et même effectuer une légère remontée à partir de 50 ans. De 1971 à 1996, ce profil a passablement évolué. En effet, il y a eu une diminution considérable de l'indice de continuité pour les catégories d'âge supérieures. Par contre, pour les catégories d'âge inférieures, l'indice a eu tendance à augmenter quoique cette tendance ne soit pas aussi nette que la précédente. Entre ces deux extrêmes, le

resserrement relativement fort des courbes indique peu de changement sinon une légère mais régulière baisse de l'indice pour les catégories d'âge adulte. La prise en compte du milieu permet de nuancer ce portrait général. La continuité linguistique, semblable dans les deux milieux en bas âge, affiche une diminution beaucoup plus marquée en milieu métropolitain lorsque l'on passe aux catégories d'âge adulte. De plus, en milieu non métropolitain, la continuité linguistique des francophones montre une remarquable stabilité avec peu d'écarts entre les années sauf peut-être pour 1971. Ce n'est pas le cas en milieu métropolitain où s'observe une distinction assez nette entre la période 1971-1981, d'une part, et celle de 1991-1996, d'autre part, notamment en ce qui concerne la baisse de la continuité linguistique. On note, enfin, une certaine amélioration de la situation pour les jeunes en milieu métropolitain.

L'analyse de la variation temporelle des indicateurs du comportement linguistique permet de se rendre compte de l'ampleur des changements qui ont touché la population francophone hors Québec durant la période 1971-1996, tant en milieu métropolitain qu'en milieu non métropolitain. Toutefois, le fait que ces changements soient concomitants à des transformations importantes d'ordre démographique, notamment au chapitre de la structure de la population selon l'âge, empêche de conclure à de véritables changements d'attitude de la population francophone hors Québec quant à l'utilisation de la langue française. Une analyse tenant compte de cet effet de structure s'avère donc nécessaire.

L'effet de structure sur la variation des indicateurs du comportement linguistique

On peut, sous l'hypothèse d'une structure démographique stable, estimer la valeur des indicateurs du comportement linguistique. Cette approche est certainement valable puisque le comportement linguistique de la population francophone est fortement dépendant de l'âge. De fait, l'hypothèse d'une structure démographique stable permettra de voir dans quelles mesures les changements observés dans le comportement linguistique de l'ensemble d'une population sont dus véritablement à un changement d'attitude ou bien, tout simplement, à un changement dans la composition de la population dans les différentes catégories d'âge. En utilisant la méthode dont les grandes lignes ont déjà été exposées, nous avons généré des valeurs pour le taux de transferts linguistiques et l'indice de continuité, et qui ne sont pas affectées par cet effet de structure (tableau 4). En comparant ces valeurs aux valeurs précédemment obtenues, on peut se rendre compte de l'importance de cet effet.

FIGURE 6

L'indice de continuité selon l'âge et selon le milieu pour la population francophone hors Québec, 1971-1981-1991-1996

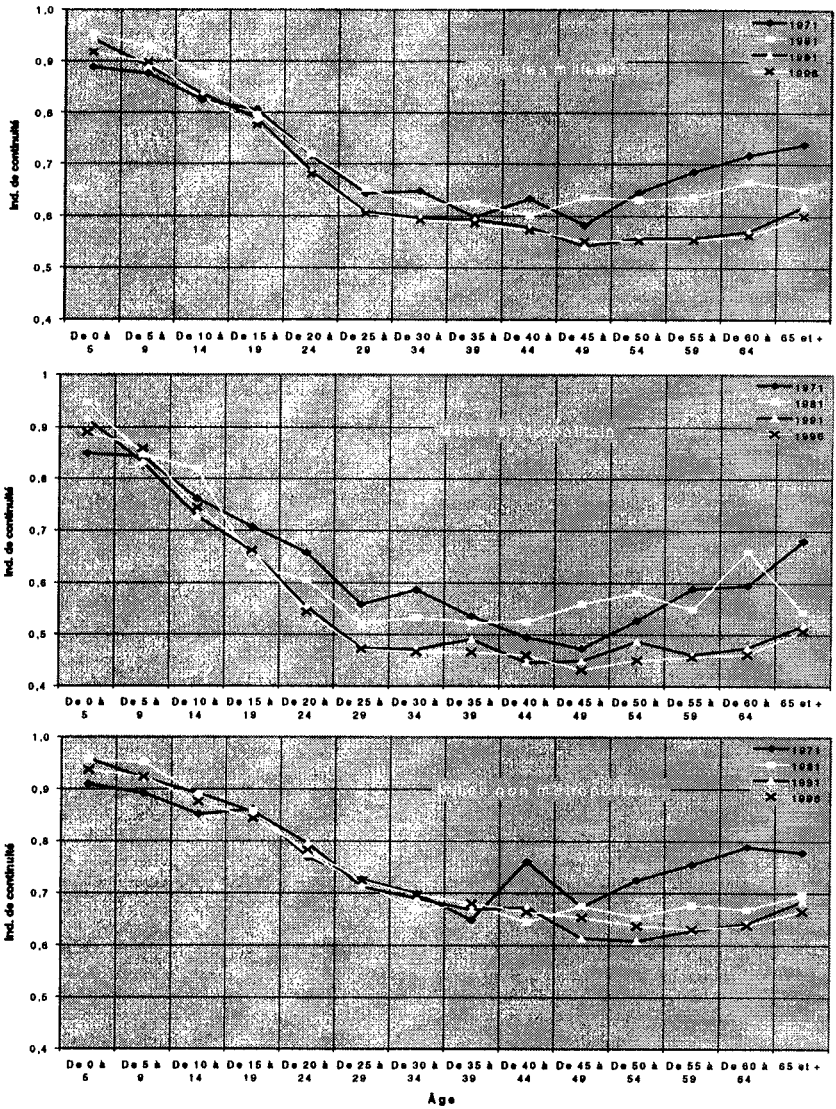


TABLEAU 4

Valeurs estimées des indicateurs en contrôlant l'effet de structure de la population selon l'âge (structure de 1971)

Indicateurs	Année			
	1971	1981	1991	1996
Tous les milieux :				
Indice de continuité	0,731	0,742	0,696	0,689
Taux de transferts	0,298	0,310	0,340	
Milieu métropolitain :				
Indice de continuité	0,639	0,636	0,574	0,569
Taux de transferts	0,401	0,436	0,473	
Milieu non métropolitain :				
Indice de continuité	0,793	0,791	0,774	0,772
Taux de transferts	0,228	0,253	0,254	

Le tableau 4 présente les valeurs estimées pour l'indice de continuité et le taux de transferts en supposant que la structure démographique selon l'âge de la population francophone hors Québec n'ait pas changé de 1971 à 1996. Le tableau montre d'abord une première série de valeurs pour tous les milieux alors que les deux autres séries se rapportent respectivement aux milieux métropolitain et non métropolitain. La prise en compte du type de milieu est importante car la transition démographique qui a affecté la population francophone hors Québec ne s'est pas faite au même rythme dans les deux types de milieux. Enfin, pour 1996, seules les valeurs se rapportant à l'indice de continuité ont été déterminées faute de données disponibles.

Les valeurs du tableau, si on les compare aux valeurs des tableaux 2 et 3, montrent sans l'ombre d'un doute que le contrôle de l'effet de structure modifie considérablement la mesure des indicateurs linguistiques de la population francophone hors Québec. D'abord, pour l'ensemble de la population francophone hors Québec, l'évolution du taux de transferts linguistiques qui montrait une augmentation de plus de sept points de 1971 à 1991 est presque coupée de moitié si l'on élimine l'effet de structure apporté par la composition de la population selon l'âge. On peut en déduire que, comme processus proprement linguistique, l'augmentation de l'assimilation linguistique de la minorité francophone hors Québec, bien qu'elle reste importante, n'a pas été aussi dramatique que ce que laissent croire les valeurs globales des indicateurs, pour l'ensemble de la population. En fait, une bonne part de l'augmentation de l'assimilation est due au fait que, entre 1971 et

1996, une grande proportion de cette population s'est déplacée des catégories d'âge pré-adulte aux catégories d'âge des jeunes adultes, c'est-à-dire dans les groupes d'âge nettement plus enclins aux transferts. L'indice de continuité montre à peu près le même comportement que le taux de transferts avec une variation nettement atténuée par le contrôle de l'effet de structure.

L'examen des valeurs du tableau 4, pour les milieux métropolitain et non métropolitain, permet de constater que, quel que soit le milieu, le contrôle de l'effet de structure selon l'âge atténue significativement la variation des indicateurs. En milieu métropolitain, le taux de transferts augmente d'un peu plus de sept points entre 1971 et 1991 lorsque cet effet est contrôlé contre une augmentation de près de 11 points lorsqu'il ne l'est pas. Il en va de même pour l'indice de continuité dont la baisse est de sept points comparativement à 11. C'est cependant pour le milieu non métropolitain que l'atténuation de la variation des indicateurs est la plus remarquable. En effet, on y observe une augmentation de seulement 2,6 points pour le taux de transferts et une baisse de deux points pour l'indice de continuité alors que l'écart était de sept points pour ces deux indicateurs sans le contrôle de l'effet de structure selon l'âge. Les différences observées en ce qui a trait aux milieux s'expliquent par le fait qu'en 1971 la population francophone hors Québec en milieu métropolitain montrait déjà une remontée des effectifs des jeunes adultes comme l'illustre bien la figure 3. Le vieillissement démographique s'y est donc effectué avec moins d'ampleur que dans le milieu non métropolitain où, au cours de la même période, la pyramide des âges s'est complètement transformée.

Ainsi le contrôle de l'effet de structure selon l'âge sur le comportement linguistique de la population francophone hors Québec amène à reconsidérer l'interprétation des indicateurs mesurant l'ampleur de la mobilité linguistique de cette population. Sans nier l'importance de l'augmentation de cette mobilité entre 1971 et 1996, notre analyse montre toutefois que cette augmentation est en partie due à un phénomène d'ordre démographique.

*

* *

Notre étude a permis de mettre en lumière l'importante relation qui existe entre l'évolution de la structure démographique selon l'âge de la population francophone hors Québec et son comportement linguistique tel que mesuré par les indicateurs classiques. En fait, cette population, au cours de la période 1971-1996, a connu une véritable transformation démographique. Elle est passée d'une population relativement jeune, avec une base pyramidale élargie, à une population vieillissante caractérisée non seulement par la remontée des baby-boomers dans la pyramide mais, aussi, par un net déclin de la natalité.

Si ces phénomènes démographiques ne sont pas spécifiques à la population francophone hors Québec car, dans une certaine mesure, ils ont touché l'ensemble de la population canadienne, ils portent néanmoins pour la première des conséquences nettement plus graves. Ces conséquences proviennent de l'importante relation entre l'âge et le comportement linguistique individuel. Une façon de faire apparaître ces conséquences est de procéder à l'analyse de l'évolution des indicateurs démolinguistiques en tenant compte de l'effet de structure lié à l'âge. Notre analyse suggère que, somme toute, le comportement linguistique des minorités francophones n'a pas changé autant que ce que montrent les indicateurs globaux durant la période 1971-1996. En fait, une forte diminution de la variation de ces indicateurs se produit lorsque l'on fait l'hypothèse d'une structure démographique stable durant la période 1971-1996. Cela montre que les facteurs à l'origine des changements démolinguistiques affichés par les minorités francophones sont en partie d'ordre démographique et non de nature sociolinguistique. Nous en tirons deux conclusions en apparence contradictoires mais qui, pourtant, traduisent bien la situation de ces minorités. D'abord, nous dirons que cela permet de jeter un regard en quelque sorte plus positif sur l'avenir des communautés francophones hors Québec. En effet, l'importante détérioration de la situation des francophones hors Québec n'est pas tellement le fruit d'une véritable volonté assimilatrice des membres de ces communautés mais, plutôt, le résultat d'un contexte démographique particulier dont l'effet défavorable sur l'ensemble de la collectivité était prévisible. Cela dit, il reste que le résultat, qu'il soit explicable linguistiquement ou démographiquement, demeure. Collectivement donc, que l'on parle de continuité linguistique ou de transferts, on ne peut faire autrement que d'observer le net recul du français dans les communautés francophones hors Québec.

D'autre part, dans cette étude, l'analyse du rôle du milieu nous semblait pertinent à la lumière de quelques nouvelles propositions émanant de chercheurs s'intéressant à l'avenir des communautés francophones hors Québec. Ces propositions suggèrent un nouvel éclairage, voire une redéfinition du rôle du milieu métropolitain dans le devenir des communautés linguistiques minoritaires à partir de l'effet de réseau. Que l'on parle de réseaux locaux d'interaction sociale ou de réseaux d'interaction à longue portée, ceux-ci se développent d'abord et avant tout en milieu métropolitain et permettent d'établir des têtes de pont entre communautés locales et communautés linguistiques. Cet effet de réseau et l'interaction qu'il permet laissent supposer que le milieu métropolitain ne mérite peut-être plus cette étiquette de « machine à assimiler » que lui avait accolée l'école assimilationniste. L'analyse des dernières données, y incluant celles du recensement de 1996, indique toutefois qu'en matière de comportement linguistique l'écart entre milieu métropolitain et milieu non métropolitain reste nettement en faveur de ce dernier. Notre analyse montre, en effet, que non seulement l'écart persiste mais qu'il s'accroît entre les deux milieux de 1971 à 1996. Faut-il donc rejeter ces propositions qui avaient le mérite, encore une fois, de jeter un peu d'espoir pour les

communautés francophones hors Québec en voie d'urbanisation et de métropolisation ? Deux constatations permettent sinon de confirmer ces propositions du moins de les garder comme voies de recherche prometteuses. D'abord, si la continuité linguistique et les transferts sont largement défavorables aux francophones en milieu métropolitain, il reste que la pénétration du français comme langue « connue » est nettement plus affirmée là qu'ailleurs, comme le montre l'indice de vitalité linguistique. Cela peut avoir son importance dans les cas d'exogamie où le conjoint anglophone peut s'exprimer en français et, ainsi, favoriser la persistance du français en milieu familial. Ensuite, la continuité linguistique et les transferts sont basés sur l'utilisation de la langue d'usage à la maison qui ne tient pas compte de l'utilisation d'une langue sur un plan plus secondaire non seulement en milieu familial mais, aussi, dans d'autres milieux d'interaction sociale. Or, l'urbanité s'exprime justement par la fréquentation d'une multitude de lieux, souvent organisés en réseaux, qui permettent à l'individu d'exprimer son identité culturelle au-delà de son entourage immédiat. Ainsi, l'expression de la francophonie hors Québec en milieu métropolitain pourrait se développer dans un contexte qui échappe en partie à celui strictement défini par la langue d'usage. La prise en compte de ce contexte élargi de l'expression ethno-linguistique, en milieu métropolitain, devient donc une dimension importante susceptible d'être à la source d'une réévaluation du rôle de ce type de milieu.

André LANGLOIS

*Département de géographie,
Université d'Ottawa.*

BIBLIOGRAPHIE

BERKOWITZ, Stephen

1982 *An Introduction to Structural Analysis : The Network Approach to Social Research*, Toronto, Butterworth.

BERNARD, Roger

1990 « Le déclin d'une culture : recherche, analyse et bibliographie : francophonie hors Québec 1980-1989 », *Vision d'avenir, livre I*, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français.

BEAUDIN, Maurice

1998 « Les minorités francophones au Canada : une réalité difficile à cerner », *Symposium. Données linguistiques sur les minorités de langues officielles, Sommaire des exposés et discussions*, Ottawa, Statistique Canada.

CASTONGUAY, Charles

1976 « Les transferts linguistiques au foyer », *Recherches sociographiques*, XVII, 3 : 341-351.

- 1994 *L'assimilation linguistique : mesure et évolution 1971-1986*, Québec, Conseil de la langue française.
- 1997 « Évolution de l'assimilation linguistique au Québec et au Canada entre 1971 et 1991 », *Recherches sociographiques*, XXXVIII, 3 : 469-490.
- COULMAS, Florian
- 1992 *Language and Economy*, Cambridge, Blackwell.
- DALLAIRE, Louise et Réjean LACHAPELLE
- 1990 *Profil démographique : une synthèse nationale*, Ottawa, Langues officielles, Direction générale de la promotion des langues officielles.
- GOLDBLOOM, Victor
- 1995 *Rapport annuel 1994*, Ottawa, Commissariat aux langues officielles.
- GORDON, Milton
- 1964 *Assimilation in American life*, New York, Oxford University Press.
- HARRISSON, Brian et Louise MARMEN
- 1994 *Le Canada à l'étude. Les langues au Canada*, Ottawa, Statistique Canada.
- LACHAPELLE, Réjean
- 1987 *L'avenir démographique du Canada et les groupes linguistiques*, Montréal, Institut de recherches politiques.
- LACHAPELLE, Réjean et Jacques HENRIPIN
- 1980 *La situation démographique au Canada : évolution passée et prospective*, Montréal, Institut de recherches politiques.
- LAPONCE, Jean
- 1987 *Language and their Territories*, Toronto, University of Toronto Press.
- MARMEN, Louise
- 1998 « Aperçu de la situation des minorités de langue officielle », *Symposium. Données linguistiques sur les minorités de langues officielles, Sommaire des exposés et discussions*, Ottawa, Statistique Canada.
- O'KEEFE, Michael
- 1998 *Minorités francophones : assimilation et vitalité des communautés*, Ottawa, Langues officielles, Patrimoine canadien.
- PARK, Robert
- 1950 *Race and Culture*, Glencoe, The Free Press.
- STEBBINS, Robert
- 1994 *The Franco-Calgarians. French Language, Leisure, and Linguistic Life-style in an Anglophone City*, Toronto, University of Toronto Press.
- WELLMAN, Barry et S.D. BERKOWITZ
- 1988 *Social Structures : A Network Approach*, Cambridge, Cambridge University Press.